

Né en 1966, Yann Quero est spécialiste des mythologies occidentales et orientales. Passionné de science-fiction et d'environnement, il a publié trois romans : L'ère de Caïn (2004), Le Procès de l'Homme Blanc (2005) et L'avenir ne sera plus ce qu'il était (2010) et écrit de nombreuses nouvelles dont « Lucy in the sky with Sioux » (2008), « Les 41 sarcophages de Titane » (2009) et « Hutan, le démon de Bornéo » (2012).

Yann Quero : *Les Damnés de Mars*

Terres rouges, désespérément poussiéreuses, parsemées de blocs et rocs tourmentés, plus friables et stériles que les latérites de son Fouta-Djalon natal. Ogres délavés, sales, pareils au pelage lépreux des faméliques chiens guinéens. Cendres et sables métallifères s'élançant en volutes tourbillonnantes, mini-tornades minérales rendant la prospection toujours plus pénible. Goût acre de la sueur perlant jusqu'aux lèvres à l'intérieur du masque. L'esprit vide d'Abdul erre sans but, dérivant dans la contemplation des arides paysages martiens, désormais si familiers, qui commencent à s'esquisser sous le camaïeu sombrement terne d'un ciel rosissant. *Noctis Labyrinthus*, le bien nommée « labyrinthe de la nuit » : une mosaïque de vallées encaissées, de dunes interminables et de fractures profondes, proche de l'équateur local, entre les monts Tharsis et la vallée Marineris. Il s'agit d'une région jusqu'alors très peu explorée, en raison de son caractère particulièrement hétérogène et tourmenté. Alors que la nuit s'efface, une série de flashes aveuglants, stroboscopiques, traversent sa vision, avec un effet tachycardique, comme les décharges électriques des palissades de camps de regroupement. Encore cette migraine ophtalmique.

Abdul ferme un instant les yeux. Compter jusqu'à dix avant de les rouvrir. Se forcer à refaire le point. Au-dessus de l'horizon, les deux tâches grisâtres des satellites de Mars : Phobos et Déimos, s'estompent à la lueur d'un soleil spectral. L'astre est trop éloigné pour pouvoir durablement réchauffer cette sinistre planète, médiocre réplique soufrée de la Terre bleutée. Pourtant, sans cette teinte irréallement orangée de l'aube et les deux petits disques pâles, Abdul se croirait presque revenu *chez lui*, sur les terres rouges de ses ancêtres, plutôt, car il a seulement vécu dans les reliefs du Fouta jusqu'à l'âge de huit ans, avant que sa famille n'émigre vers l'infamale Conakry. De là, après des années de misère, il s'était embarqué sur un navire rongé de rouille et de vermine, en direction des Canaries, porte de l'Europe. Cela faisait longtemps que l'Europe-forteresse en crise ne faisait plus guère rêver, même les Africains. L'Europe était avant tout une maigre chance d'être remarqué par un « Martien ». C'est ainsi qu'on appelait les recruteurs des grandes sociétés de prospection de la planète Rouge : Amer-Soc Ltd, Pulvoko Int, Nippo-mineral Corp, ChinaMetal... Tels étaient les nouveaux eldorados illusoire des damnés de la Terre.

Il fallait être sacrément résistant, avoir une santé en acier trempé et surtout un invraisemblable coup de chance pour se faire recruter par ces chasseurs de muscles et de chair, particulièrement pour les hommes : si peu de places et tant de candidats. Ils étaient moins regardants envers les femmes, nettement plus hésitantes à risquer leur vie sur cette planète inhospitalière. Avoir survécu aux fièvres, aux privations et aux tempêtes de l'Atlantique ne garantissait rien. Les rares « élus » se voyaient proposer un contrat de virtuel esclavage. Les primes pouvaient paraître alléchantes : mille crédits l'once de xenthium. Mais encore fallait-il en trouver, au milieu de cent-quarante millions de kilomètres carrés de déserts oscillant entre le torride et le glacial. Même dans les zones les plus clémentes, plus trente-cinq degrés Celsius le jour, moins vingt degrés la nuit, la mort attendait au détour de la moindre crevasse et des glissements de terrain. S'y ajoutait la menace des *goudatsushas*, des pillards sillonnant les zones de prospection, dérochant le minerai, liquidant les découvreurs et revendiquant pour leur compte les nouvelles concessions.

Des rumeurs courraient aussi, de bars en bouges, de bordels en fumeries, qu'il n'y aurait peut-être pas que des pillards *humains*. Certains corps déchiquetés avec une sauvagerie extrême auraient pu avoir été lacérés par de vrais « Martiens », ces fameux Martiens que l'on avait jamais trouvés, mais dont de tenaces légendes circulant parmi les colons continuaient d'affirmer l'existence et de gonfler la menace.

En tout cas, tous les ans, un tiers des prospecteurs disparaissait, corps et biens, sans autre sépulture que le vent balayant leurs ossements, vraiment pas incitatif pour le business. En outre, se procurer un équipement signifiait un nouveau contrat de dépendance vis-à-vis d'un fournisseur qui conservait 75% des bénéfices, sans oublier que les accidents ou les rixes fatales étaient étrangement fréquents pour les découvreurs de gisements revenant à bon port. Alors, sauf les têtes brûlées et les naïfs, les néo-Martiens faisaient tout pour éviter la prospection.

Même si c'était pénible, travailler dans une concession déjà établie s'avérait moins suicidaire. De fait, il y avait moins de risques de mourir à l'abri des dômes protecteurs, avec des fermes hydroponiques à proximité, à monitorer les excavatrices et les broyeuses ou, pour quelques chanceux -comme l'avait été Abdul à son arrivée- à garder les entrepôts. C'était un job plutôt peinarde, même si le salaire n'assurait guère que la survie : sept cents crédits par mois, vite engloutis par une piaule minuscule, des rations insipides et quelques litres d'éthylométhane frelaté dans des bars où les scrupules n'étouffaient ni les patrons, ni les entraîneuses. C'est dans un de ces établissements glauques qu'officialiait Kadhilori. *Kadhilori*, ça signifiait « rayon de lumière » en tamoul, lui avait-elle révélé à la fin de leur première étreinte, bien qu'il ne lui ait rien demandé. Une *lumière* bien noire en réalité, presque aussi sombre que l'épiderme d'Abdul, qui s'apparentait plus à l'ébène qu'à l'or. C'était une fille superbe au demeurant et moins vénale que celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. Si elle n'avait pas eu toutes ces cicatrices...

À l'évocation de son corps, le regard d'Abdul fut irrésistiblement attiré vers la forme allongée près du brasero à impulsions, à même le sol, sous une couverture de survie. La respiration agitée de sa compagne d'infortune geignait à travers le léger bourdonnement de son masque. Encore un de ses cauchemars dont elle refusait de parler. Bientôt ses plaintes sourdes seraient couvertes par le vent. Ça allait encore souffler aujourd'hui, comme hier, comme toutes ces pénibles journées depuis plus d'un mois qu'ils avaient décidé de quitter *Dreams-city*.

Dreams-city, la « cité des rêves » ! Était-ce de l'ironie, l'expression d'une amère dérision, ou bien l'incroyable propension de l'espèce humaine à toujours vouloir se raccrocher à l'espoir, même dans la pire des adversités, qui avait amené les colons à nommer ainsi cet amas de taudis au milieu de la plus vaste concession de xenthium martien ? Certains prospecteurs, les plus anciens, devenus séniles avant l'âge, disaient aussi, lorsque leur sang était vraiment saturé d'alcool, que ce nom proviendrait d'étranges images envahissant les rêves, quand on installait son campement près d'un gros gisement. Après des décennies d'exploitation, celui de *Dreams-city* ne tarderait pas à s'épuiser et les nouveaux filons de xenthium ne courraient pas les canaux martiens...

Le xenthium était un composé hybride déconcertant, ni totalement minéral, ni vraiment métal, avec une structure spiralée évoquant un coquillage. Les chimistes reconnaissaient leur incapacité à le synthétiser ou même simplement à identifier son mode de formation. Certaines théories avançaient une origine météoritique. Leurs détracteurs objectaient qu'il était bien trop abondant pour venir d'ailleurs et qu'en ce cas le xenthium aurait dû être concentré dans d'ex-cratères d'impact. Une origine locale alors ? Mais suite à quel phénomène ? Géologique ? Pédologique ? Chimique ? Aucune explication n'était satisfaisante, d'autant que sa distribution se révélait très variable : parfois de petites zones très restreintes, à d'autres moments des coulées ou des réseaux pouvant s'étendre sur des kilomètres, en enchevêtrements complexes de veines et d'amas. On en trouvait aussi bien aux pôles que dans les régions de plaines et dans les canaux. Le plus étrange restait cependant l'évolution dans le temps de sa localisation. Au début de l'exploration martienne, une quarantaine d'années auparavant, les filons affleuraient presque partout en surface. Maintenant, ils étaient rares et toujours plus en profondeur. Certains prétendaient que les premiers explorateurs avaient pu avoir de la chance, sauf que les sites des premières recherches avaient été choisis de manière vraiment trop aléatoire pour justifier réellement une telle baraka.

À côté de ces incertitudes, dès les premiers retours d'échantillons sur Terre, les scientifiques avaient rapidement identifié une propriété remarquable : celle de super-catalyseur dans les processus de capture du carbone atmosphérique. La Terre était alors en situation désespérée. Tous les protocoles et traités s'étaient avérés vains pour freiner la soif de production et de consommation des humains, suscitant des rejets toujours plus importants de dioxyde de carbone. La cote d'alerte avait été largement dépassée. Des perturbations climatiques de plus en plus critiques se succédaient : typhons, canicules, inondations... sans

amener pour autant de changements de comportements. Et subitement une solution était apparue avec le xenthium, par *miracle* finit par décréter le Vatican. Le xenthium permettait de capturer aisément le carbone atmosphérique. Reste qu'il fallait chaque année des centaines de kilos de minerai pour absorber les gigatonnes de CO₂ émises. Heureusement, dans les années 2040, la révolution des propulseurs ioniques avait aussi rendu possible la banalisation des vols spatiaux, permettant l'envoi régulier vers Mars de vaisseaux chargés de main d'œuvre bon marché et l'expédition de xenthium en retour.

Des dizaines de fusées-cargos avaient été lancées vers la planète Rouge, emportant toujours plus de mineurs et de prospecteurs. Le business était hyper lucratif. Depuis trente ans, les grandes compagnies avaient même commencé à terraformer activement Mars, transformant la glace des pôles en gaz, afin d'enrichir un air trop ténu. La proportion d'oxygène était ainsi passée de 0,13 % à 3,7 %. On était encore loin des 21 % de la Terre et ce n'était pas suffisant pour permettre à un homme de respirer sans assistance. Cependant, avec un concentrateur à cinquante mille crédits et une bonne provision de recharges organométalliques, cela permettait de partir en exploration pendant plusieurs semaines, enfin pour ceux qui étaient assez déments pour s'aventurer dans les zones inexplorées.

Dans un étirement félin, Kadhilori détendit ses bras en s'extirpant de sa couverture. La jeune femme avait changé depuis la première fois qu'Abdul l'avait rencontrée. Elle était désormais moins tendue, plus libre, mais en même temps plus taciturne. Le port du masque, obligatoire hors du dôme des villes, n'incitait pas il est vrai à la conversation... En petits mouvements prestes, elle roula ses affaires et les rangea dans la moto des sables. C'était un trois-roues à structures tubulaires, recouvert par une membrane étanche renforcée, servant de tente à oxygène. Cependant, même à l'intérieur, conserver les masques était préférable. Bien que théoriquement tous-terrains, outre les risques de crevasses, ces véhicules avaient tendance à basculer sur les pentes fortes. Depuis des années, les dirigeants des corporates promettaient pour bientôt des dromadaires transgéniques capables de supporter cet air raréfié, mais les clones expérimentaux s'étaient avérés asthmatiques.

Encore un serpent de mer...Petit déjeuner à gestes économisés : bouillie de mil et de manioc, croisement improbable entre du porridge et du plâtre. Le choix était limité dans les serres hydroponiques, sauf pour les patrons de compagnies. Abdul avait connu un gars travaillant dans une section spéciale. Il y avait des fruits et des légumes : haricots, tomates, et même des oranges ! Pour les autres, c'était : purée vitaminée. De quoi tenir le coup jusqu'au prochain repas, identique. En dehors d'un laconique : *Konnichiwa*, Kadhilori n'avait guère desserrée les dents. C'était étonnant comme la jeune femme avait adopté le japonais, langue des administrateurs de Dreams-city, la concession de Nippo-Mineral Corp. Abdul lui se contentait du *Hello* anglais, qui restait de fait la principale langue vernaculaire de Mars.

Journée monotone, comme les trente-deux précédentes qui avaient suivi leur largage par un staticoptère dans cette région de Noctis Labyrinthus, à huit mille kilomètres de Dreams-city. Encore huit jours à tenir avant qu'on vienne les rechercher, en priant les ancêtres pour que d'ici là, ils trouvent au moins quelques pépites de xenthium, au moins de quoi couvrir les frais de la mission. Comme tous les Guinéens peuls du Fouta Djalon, Abdul était musulman. Il n'oubliait pas pour autant le pouvoir des esprits. Même si certains pensaient qu'ils ne les avaient pas suivi jusqu'à Mars, la désertique et la déshéritée, lui savait que les démons ne se laissaient pas berner aussi facilement.

Mais pour survivre, il fallait se concentrer sur le présent. Ne pas être défaitiste. Garder la foi. Regarder le plan de prospection sur la modélisation trois-D de la zone. Paramétrer les récepteurs. Braver les rafales de vent. Planter un piquet dans la croûte du sol à la consistance latéritique, puis deux, trois et quatre, en vérifiant la visée pour former un carré de quarante mètres de côté. Lancer l'impulsion électrostatique. Contrôler le résultat sur le moniteur. La technique était au point depuis plusieurs décennies, même si des dépôts d'opales pouvaient à l'occasion se confondre avec du xenthium, surtout à grande profondeur. Généralement, c'était Abdul qui amenait les câbles et enfonçait les piquets, tandis que Kadhilori analysait les scans d'écran, pas seulement pour des raisons de force physique. Depuis qu'il avait été attaqué, des migraines troublaient régulièrement la vision d'Abdul. Kadhilori était en outre nettement plus douée que lui pour différencier les signaux des minerais. Cela évitait de fastidieuses et inutiles excavations. En plus, elle se permettait de travailler avec détachement, un baladeur sur les oreilles à écouter de vieux tubes nippons que lui retransmettait par bribes l'intervox à ondes courtes : *Iki mo deki*

nai hodo... Kimi wa hitori de Hashiri tsuduketeru... À la voir ainsi, à la fois désinvolte et fragile, insensibles aux tourbillons de sable alentours, Abdul aurait presque pu se laisser séduire, si ses épreuves passées ne lui avaient pas fait perdre depuis longtemps toute capacité d'aimer.

Un signe de bras de la jeune femme le ramena à la triste réalité de leur situation. Il n'y avait rien, comme d'hab... Se déplacer d'une cinquantaine de mètres, traînant les pieds dans la poussière. Planter de nouveau un piquet, puis deux, trois et quatre. Envoyer le courant : écran vide. C'était presque devenu un rituel, une ritournelle damnée. Par commodité, l'opération s'organisait en rayonnant autour du tri-roues, en tirant des câbles. Ça évitait de devoir déplacer le moniteur. Ça permettait aussi de s'abriter rapidement en cas de tempête. Près de l'équateur, on n'avait pas de jetstream à quatre cents kilomètres heure comme aux pôles, mais les vents de sable pouvaient quand même atteindre cent cinquante kilomètres heure et se transformer en *dust devils*, des vortex de poussières s'élevant jusqu'à sept ou huit kilomètres d'altitude. L'autre grande menace résidait bien sûr dans les attaques de *goudatsushas*, les pillards. Elles étaient de plus en plus nombreuses avec la raréfaction des gisements. Autrefois sporadiques et en grande périphérie, on en comptait maintenant plusieurs par mois, y compris jusque dans les hangars des concessions et du spatioport.

Abdul lui-même en avait été victime, cinq mois auparavant. Il avait trouvé une planque comme gardien dans l'entrepôt 11-B de Nippo-mineral Corp. Cette nuit là, l'assaut avait été d'une rare violence : une bande hyper organisée, équipée de tyser à induction et de grenades à fragmentation. Sept collègues étaient restés sur le carreau. Il avait été le seul rescapé, enfin laissé pour mort : traumatisme crânien, un poumon perforé et des schnarpels incrustés un peu partout. Ça lui avait valu quatre mois d'hospitalisation entre la vie et la mort et au final un corps déchiré et la perte de cinquante pour cent de son acuité visuelle. Depuis, son crâne était aussi oppressé par des migraines ophtalmiques récurrentes.

Kadhilori était venue le voir à plusieurs reprises au dispensaire. C'était un comportement pour le moins surprenant pour une entraîneuse de bar, d'autant que Nippo-mineral n'avait pas écarté la possibilité qu'il puisse être complice. La corporation avait finalement accepté de couvrir le coût des soins médicaux et de clore l'enquête sur un non-lieu, mais il avait été viré. Après de telles rumeurs et avec ses handicaps physiques, impossible de se faire embaucher nulle part sur Mars, dans aucun des onze grands dômes. Même les fournisseurs de matériel de forage lui refermaient le sas au nez. Il ne lui restait qu'à devenir une épave, survivant et buvant de la mendicité auprès d'anciens collègues ou de prospecteurs cherchant à conjurer le sort de la déveine.

Un piquet, deux, trois... Lueur devant lui. Fugitive. Eclat de lumière à la lisière des dunes. Reflet sur un morceau de quartz ? Abdul scruta avec attention. Le phénomène ne se reproduisait pas. Illusion d'optique ? Nouvelle crise de migraine ? Pourtant il n'avait pas mal au crâne... Quatrième piquet. Impulsion. Attente, tout en regardant alentour en quête d'un nouvel éclat. Se protéger d'une volée de particules abrasives. Signe négatif de Kadhilori. Arracher les pieux à la terre s'effritant sous un soleil de plus en plus torride. Parcourir cinquante mètres, sueur dégoulinant dans le dos, vent cinglant son masque, goût âcre dans la bouche, transpiration mêlée de poussières. Replanter les piquets, actes d'une monotonie affligeante, qui lui donnaient pourtant le sentiment d'exister, d'avoir encore un sens ou de pouvoir en donner un à sa vie. Quelques mois auparavant, il était un être fini, un rebus, pire qu'un cafard. Et c'était peu dire car les cafards étaient une plaie que les humains se maudissaient d'avoir importée sur Mars. Mais les cafards avaient un sens. On pouvait récupérer leurs protéines et ils appartenaient à une communauté animale, lui non. Il n'était même plus bon à devenir de la chair à excavation. Pourtant, la jeune Tamoule l'avait sauvé. Va savoir pourquoi ? Peut-être parce qu'il représentait pour elle une chance d'échapper au sordide ? Ou qu'elle avait besoin de placer sa confiance en quelqu'un ? Il ne lui avait pas posé la question. Elle n'avait pas cherché à lui expliquer, pas plus que la raison qui l'avait poussée à lui révéler la signification de son nom, lors de leur première étreinte.

Quand Abdul avait pu recommencer à marcher après son hospitalisation, Kadhilori avait laissé tomber son job dans le bar et passé un contrat avec un loueur de matériel, sans dire qu'elle allait faire équipe avec lui. Sa réputation de paria aurait tout fait capoter. Le sevrage de l'éthylométhane avait été plus rude, délire, fièvres, manque, à vouloir s'arracher une cervelle en voie de liquéfaction. Abdul était vraiment passé à deux doigts de la folie. Là encore, elle l'avait aidé, soutenu, alors qu'il devait être le plus

pitoyable des déchets de l'humanité. Ne plus penser. Un piquet. Marcher quarante mètres. Deuxième piquet... Encore cette lueur, comme un reflet sur du verre. Pas de doute, ça venait d'une dune, mais pas la même que la fois précédente, juste à côté. Quelqu'un qui les observait ? Une bande de *goudatsushas* ? Jusqu'alors, en dépit de l'attaque de l'entrepôt, les pillards du désert étaient restés une rumeur un peu fantomatique pour lui. Une peur lointaine et abstraite. Le désert était si vaste, un labyrinthe infini. Ne pas montrer ses doutes. Terminer d'enfoncer le deuxième piquet. Viser pour se rendre à l'emplacement du troisième, puis du quatrième. Envoyer le courant. Surveiller la réaction de Kadhilori. Attente, plus longue que d'habitude. Pourquoi ne se décidait-elle pas à lui annoncer un nouvel échec ? À pas lents sous le soleil brûlant, Abdul se rapprocha du trois-roues. Kadhilori scrutait l'écran. Zoomant et modulant les filtres de réponse aux longueurs d'ondes, se massant la nuque transpirante, visage perplexe à travers le masque. L'image sur le moniteur montrait une grande traînée sombre, au milieu de mille pixels grisâtres. Avant que le cœur d'Abdul n'ait le temps de s'emballer, le verdict de la jeune femme tomba, laconique, via la voix grésillante de l'intervox : des opales... Encore de foutues opales.

Abdul lui expliqua brièvement pour la lueur, peut-être des *goudatsushas* ? Ils en avaient déjà discuté, maintes fois. Ils avaient établi un plan. Impossible d'émettre un appel au secours. Les pillards le capteraient. Ils auraient le temps de les attaquer et de s'enfuir avant que le moindre staticoptère ne leur vienne en aide. Il fallait ramasser l'équipement. Très lentement. Comme si de rien n'était, surtout éviter tout signe de frayeur. Repartir sur leur trois-roues. Donner l'impression de vouloir changer de site de prospection. Se rendre dans une zone accidentée, la plus escarpée possible, y établir un campement, puis profiter du milieu de la nuit pour filer, très loin, suffisamment en tout cas pour contacter Dreams-city sans risque. Peut-être était-ce de la paranoïa ? Reste que ceux qui ne s'étaient pas assez méfiés des pillards n'étaient plus là pour raconter leurs hésitations. Ne pas tarder, leurs palabres risquaient de laisser croire qu'un gisement avait été découvert. D'un pas qu'il s'efforça de rendre le plus las et le moins enthousiaste possible, Abdul alla retirer les quatre piquets et enroula les câbles. Tout ranger dans le coffre arrière, sans précipitation. Kadhilori était déjà aux commandes. C'était une bonne conductrice, certainement meilleure que lui. En tout cas pour ce qui était de la capacité à évaluer les accidents de terrain. Abdul s'était à peine installé derrière elle que l'engin démarrait dans un panache de poussières rouilles.

Aucun mouvement alentour. S'il s'agissait bien de *goudatsushas*, ils avaient dû décider de les prendre par surprise... Plus tard ?

— Tu es sûr de toi ? gronda la Tamoule qui avait retiré son masque dans l'abri que formait le revêtement autour du trois-roues.

— Deux éclats, à deux reprises, à deux endroits différents, répliqua le Guinéen en criant à travers son masque, car il avait une confiance plus que limitée dans l'étanchéité de la toile. Ça pourrait être des jumelles d'observation. En tout cas, si ça avait été un affleurement de quartz, ça n'aurait pas disparu.

La jeune femme se contenta de ces explications et poussa les gaz en direction du sud-ouest, où se trouvait la dépression d'Echus Chasma : l'« écho des abysses ». Les géologues pensaient qu'il pouvait s'agir d'un ancien lac. Du temps où l'eau coulait sur Mars. Mais comme tout ici, la question restait très controversée, sauf sur un point. Comme son nom l'évoquait, Echus Chasma était une des régions les plus dangereuses de Mars, notamment en raison d'innombrables crevasse et de la présence de sables mouvants.

LA SUITE DANS LE RECUEIL